

Dossier en hommage à Yves Bonnefoy
Juillet 2016
La contribution d'Alain Lance



Au début des années soixante, à une époque où, après Soupault, Reverdy et Tzara, je lisais de préférence la poésie étrangère, certes en traduction française (sauf, bien sûr, quand il s'agissait de poètes allemands), j'avais acheté, quelques années après sa parution, le livre *Hier régnant désert* d'Yves Bonnefoy, paru au Mercure de France. Je fus d'emblée conquis par cette étonnante synthèse de clarté et de secret. Pour la première fois sans doute j'ai ressenti une évidence que je trouvais bien plus tard formulée par Jacques Roubaud : la poésie parle toujours d'autre chose quand elle parle d'elle-même et elle parle toujours d'elle-même quand elle parle d'autre chose. J'ai par exemple retrouvé aujourd'hui ce poème, intitulé *Le pont de fer*, qui avait alors si fortement attiré mon attention :

*Il y a sans doute toujours au bout d'une longue rue
Où je marchais enfant une mare d'huile,
Un rectangle de lourde mort sous le ciel noir.*

*Depuis la poésie
A séparé ses eaux des autres eaux,
Nulle beauté nulle couleur ne la retiennent,
Elle s'angoisse pour du fer et de la nuit.*

Elle nourrit

Un long chagrin de rive morte, un pont de fer

Jeté vers l'autre rive encore plus nocturne

Est sa seule mémoire et son seul vrai amour.

La poésie que j'ai écrite et publiée est certes éloignée de ce qui habite en permanence l'œuvre d'Yves Bonnefoy (la référence philosophique et le regard porté sur la peinture, par exemple, même si j'aime beaucoup relire *Les raisins de Zeuxis*), pourtant je n'ai cessé de revenir vers ses livres, surtout ses poèmes d'ardente sérénité (*Ce qui fut sans lumière*, *Les planches courbes*) et ce fut pour moi un grand bonheur de le rencontrer, à quelques reprises. Qu'on me permette d'évoquer brièvement quelques-uns de ces moments.

Au printemps 1968, coopérant culturel en Iran, j'avais appris qu'Yves Bonnefoy, au retour d'une tournée de conférences au Japon, allait faire une étape de trois jours à Téhéran. Je proposai aussitôt au conseiller culturel de notre ambassade d'organiser une lecture à l'institut franco-iranien. Mais j'essayai son refus poli : il me dit que le programme était déjà établi, qu'on ne pouvait improviser cela. Fort déçu, je contactai alors mes amis poètes iraniens et nous organisâmes une rencontre avec Yves Bonnefoy dans une des galeries d'art contemporain de Téhéran. Ce fut une belle et chaleureuse soirée. Il fit une lecture, puis trois des meilleurs poètes iraniens, Nader Naderpour, Mohammad Ali Sepanlou et Yadollah Royai, lurent leurs traductions de ses poèmes. Je me souviens que lors du repas qui suivit (nous trinquâmes joyeusement et en public, c'était alors possible), Yves Bonnefoy nous raconta ce curieux épisode de sa tournée japonaise : dans une des universités où il devait prononcer une conférence sur la poésie, le doyen, redoutant le déshonneur si un public réduit aux seuls romanistes ne remplissait pas suffisamment l'amphithéâtre, ordonna aux étudiants d'autres facultés, et qui pour la plupart ne comprenaient pas le français, d'assister à la conférence. C'était vraiment étrange, nous confia Yves Bonnefoy, de s'exprimer devant un public au visage immuable, cela ne pouvait tout de même pas s'expliquer par la légendaire impassibilité nippone !

Dix-huit ans plus tard, alors que je dirigeais l'institut français de Francfort, j'y accueillis Yves Bonnefoy. J'éprouvai peut-être alors la même appréhension que le doyen japonais, car nous étions dans les derniers jours de mai, les Francfortois, y compris les étudiants en littérature française, préféraient rester dehors ou refaire le monde en buvant du cidre. Tenant à prévenir Yves Bonnefoy qu'il n'allait malheureusement pas s'adresser à un auditoire très nombreux, j'allai le rejoindre à la terrasse de son hôtel, où il distribuait des miettes de son gâteau aux moineaux du jardin. Il me rassura tout de suite : « mais ne vous excusez pas, trente personnes qui viennent écouter parler de poésie, cela a un sens ! ». Ce qui confirma une constatation maintes fois faite durant ces années : la dimension de l'ego est inversement proportionnelle à la grandeur véritable de l'écrivain invité !

Quelques années plus tard, je l'accueillis à nouveau, à Sarrebruck, cette fois, en compagnie de son traducteur Friedhelm Kemp. C'était au Musée d'Art Moderne de la ville, où plus d'une centaine de personnes sont venues les écouter.

J'eus encore le plaisir de quelques rencontres avec lui, à Paris, notamment à la Maison des écrivains en 2006, lorsqu'il participa à l'hommage à l'ami Claude Esteban, qui nous avait si brusquement quittés quelques mois auparavant.

Bon, assez d'anecdotes. D'autres ont su parler avec pertinence du poète, de l'essayiste et du traducteur. Par exemple dans les actes du colloque de Cerisy de 1983, publiés en 1985 par la revue *SUD* ou, plus récemment, dans le volumineux dossier de 200 pages que lui consacra la revue *Europe* (numéro 890-891, juin-juillet 2003). Outre l'admiration que j'ai pour son œuvre, je voulais simplement dire l'amitié empreinte de respect que j'éprouve pour cet homme.

Au printemps 1989, la revue *Le Débat* avait demandé à quelques poètes de réagir à cette question : *Absence de la poésie ?* Je citerai pour conclure ces extraits de la réponse d'Yves Bonnefoy : « *Il se peut qu'il n'y ait plus d'avenir pour la poésie que dans la pénurie que provoquerait quelque catastrophe (...) La machine cassée, rouillée, l'écran éteint, l'herbe éternelle recommençant à pousser, peut-être dans les décombres du texte publicitaire ; et quelque part au loin, là où des êtres ont survécu, le petit chant de flûte d'enfin un peu d'espérance. (...) Vivre poétiquement sur la terre suppose d'abord que la terre vive.* »

Légende de la photo : Un soir du printemps 1968 à Téhéran, à la galerie Rowzan. De gauche à droite, les poètes Yadollah Royai, Ahmad-Réza Ahmadi et Yves Bonnefoy.

Alain Lance